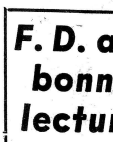
F. D. a de bonnes lectures

SI QUELQU'UN TUE CAIN
par Stephane Frontès
(Editions Robert Marin)



Un sujet grave et austère. Ce roman se déroule dans les milieux sionistes et pose la question suivante : Israël, persécuté au cours de toute son histoire, a-t-il le droit de ramasser le glaive et d'entrer, lui aussi, dans le monde de la violence et de l'injustice ? Une étonnante figure de femme se dégage du livre, Lucy Pedretti, disgraciée par la nature, et dont chaque geste, chaque pas, marque une victoire de la conscience et de la volonté.

ECHANTILLON :

L'Eternel — que je respecte — a mis les choses en place une bonne fois pour toutes. Le monde, mon petit, ressemble à une étoffe usée : un trou est-il cousu, qu'une autre déchirure se produit là. A croire qu'il l'a fait dans du vieux, son monde... — R. G.

ALFRED JARRY
p. Jacques-Henry Levesque
(Editions Pierre Segers, collection)

Jarry, ce n'est pas seulement « Le Père Ubu » ; ce n'est pas seulement cet excentrique qui, à bicyclette, tirait au revolver sur les piétons qui ne se rangeaient pas : c'est aussi un très grand poète, à l'œuvre très vaste.

ECHANTILLON :

Le mouss' de la Pi-ouît
Chu Chu, l' moun' du r'morqueur
Celui qui s' fich' du toueur
Parce qu'il va plus vite
Sans dout' par moins d' lenteur
Du toueur, celui qui s' traîne
Tout, tout le long d' la chaîne
Qui l'enchaîne à la Seine
D' Paris jusqu'à Mont'reau.
En revenant de Mont'reau
Le mouss' de la Pi-ouît
Il est tombé à l'eau... R. G.

UNE VIE COMME NEUVE
par Simenon
(Presse de la Cité)

Maurice Dudon est un de ces petits comptables qui inspirent si fréquemment le littérateur contemporain que le lecteur innocent pourrait croire le monde livré à tout jamais et exclusivement aux « écritures » et aux chiffres. Dudon soit, lui, qu'il est d'autres joies, entre autres celles du tripotage du livre de caisse. Un goût du remords venu de sa première enfance lui donne celui du péché, joie ineffable de la confession heb-

domadaire que l'accident, en le délivrant de l'obsession du vol, l'obligera à transposer dans un monde plus subtil ses appétits complexes, comme il trouvera dans une honnêteté pervertie à sa source de quoi remplacer ses émotions antérieures. Le lecteur le découvrira lui-même, en même temps qu'un nouveau visage de Simenon, moins passionné d'énigmes policières que du secret des âmes. — K. H.

Françoise GIROUD : La vie d'Anne de Tourville (Prix Fémina 1951) est un roman signé Delly

MLLE ANNE DE TOURVILLE, lauréate du prix Fémina, auteur de « Jabadao », existe-t-elle vraiment ? Personne n'oserait l'inventer.

Il y a dans son personnage et dans sa vie tous les éléments qui composent l'un de ces romans pour jeunes filles que les jeunes filles ne lisent plus et que les romanciers n'écrivent plus. Il n'y manque rien : le nom qui semble trop beau pour être vrai, le vieux château du vent et sans doute, les courses enfantines sur la grève bretonne, la ruine, le domestique fidèle, la sœur héroïque sous son voile d'infirmière, l'aristocratique jeune fille abîmant ses blanches mains dans l'eau de vaisselle, tout en écoutant la chanson du vent et sans daigner quer un pouce de sa dignité... Seul le prince charmant ne s'est pas fait représenter.

Mais dix dames vénérables l'ont remplacé en apportant à Anne de Tourville l'argent, sinon l'amour, sous la forme du prix Fémina, qui assure à l'auteur élu un tirage considérable.

Seule Mme Simone a protesté avec véhémence :

« Cette personne écrit en basbreton... Que dis-je ! Il paraît que son père lui a appris le malgache ? Eh bien ! voilà, tous s'expliqueront, il lui en reste quelque chose ! »

Elle ne joue ni les sauvages, ni les assurées

Mais elle fut impuissante à détourner l'enthousiasme du jury sur un autre candidat.

La vérité m'oblige à dire que je n'ai pas lu *Jabadao*, mais Mme de Tourville donnerait fort envie que son livre soit bon et lui apporte gloire et argent. Ainsi son histoire serait ronde et la vertu récompensée.

Elle est délicieuse et ahurissante, cette blonde enfant de la Bretagne qui ressemble à Suzy Solidor et qui a peur de dédicacer ses livres parce qu'elle se trompe dans les accords de participes.

Elle ressemble aussi à une quantité de petites dames rondelettes, sentimentales et allègres qui ont dépassé la trentaine sans trop s'en apercevoir et que l'on rencontre l'après-midi dans les grands magasins, où elles font des courses en rêvant de faire mieux, vêtues d'inusables petits paletots de fourrure qu'elles échangeraient volontiers contre des déshabillés de cygne.

Mais si le physique pourrait être roturier, l'aisance révèle la race.

Imaginez une fille qui ne connaît rien de Paris, où elle n'est pas venue depuis douze ans, qui vit coupée du monde, au fond d'un village, dans une solitude presque totale, que partage seulement sa mère, qui assume dans sa maison de Saint-Servan les tâches quotidiennes les plus humbles, après avoir été, quelque part dans les Côtes-du-Nord, la riche demoiselle du château, que ses sœurs moquent quand elle écrit en la traitant gentiment de paresseuse, qui n'a eu pour maîtres et pour confidents que le vent, la pluie, la terre, les plantes, les bêtes, et pour horizon que les quatre murs de son jardin...

Et puis, brusquement, on la jette en pâture aux Parisiens les plus froids, on fait jaillir des éclairs de magnésium sous son nez, on la pousse devant un micro, on l'accable de questions, on la promène dans les salons, et tout cela dans l'unique robe qu'elle apporta il y a six semaines et qu'elle remet tous les jours.

Mais en a-t-elle une autre ? Celle-ci, elle l'a taillée dans quelque vieux vêtement d'autrefois et cousue de ses mains, dont les ongles laqués témoignent d'un tourchant effort, comme les cheveux courts et — me tromperais-je ? — un peu décolorés.

Et, dans ce tourbillon qui l'emporte, elle n'a pas un mot, pas un geste déplacé ou simplement emprunté. Elle reste à sa place, avec une exquise courtoisie. L'enquêteur trop brutal : elle demande, en voyant le micro : « Qu'est-ce que c'est que ça ? », mais ne fait aucune simagrée pour parler devant d'une voix posée ; elle ne se trémousse pas, elle ne se tortille pas, elle ne joue ni les sauvages ni les assurées, elle est d'une grandiose simplicité.

Quand un Armoricain enthousiaste lui a crié : « Robic a gagné le Tour de France ! Et c'est encore la Bretagne qui gagnera au Fémina ! », elle s'est poliment renseignée. Robic ? Le Tour de France ? Elle n'en avait jamais entendu parler.

Depuis douze ans, elle n'a rien lu, elle n'a rien vu, elle n'a rien entendu. Elle ne se vante ni ne se cache d'être très pauvre, de cette pauvreté sans révolte et sans issue des anciens riches, qui n'ont rien à quoi se raccrocher : ni métier ni espoir.

Elles étaient trois filles, trois filles auxquelles il ne restait que leur nom et leurs bonnes manières lorsque leur père, M. de Tourville, est mort de chagrin au début de la guerre.

Ce grand voyageur, qui enchanta leur enfance de ses récits, n'avait jamais imaginé que ses filles pourraient un jour, suprême déchéance, travailler.

Quand Anne de Tourville dit aujourd'hui, en baissant les yeux : « Il fallait bien... », on sent que cette obligation ne leur paraissait pas tellement éloignée de la prostitution !

La même ombre, à la fois pudique et indignée, passe dans sa voix quand elle parle du suffrage universel. « qui n'est pas le bon moyen de nous gouverner ».

Mlles de Tourville allèrent tout naturellement vers la seule profession qui leur paraissait digne : celle d'infirmière, très d'infirmière militaire, puisque leur pays faisait la guerre.

L'une d'elles l'est encore et vient seulement de rentrer d'Indochine. L'autre a fini par épouser un médecin de la région, veuf avec cinq enfants. Anne n'exerça sa science qu'un chevet de son père. Disparu le chef de famille, s'écroula leur univers. Mme de Tourville et Anne se retirent dans une maison moins lourde, fermèrent le salon, renoncèrent à tout service.

Leur ancien maître d'hôtel vient, de loin en loin, les aider aux plus gros travaux.

« Si je gagne un peu d'argent avec mon livre, Léon pourra peut-être venir plus souvent et je pourrai travailler davantage », dit Mlle de Tourville avec un sourire d'espoir.

Vive, spontanée, elle voudrait parler à tous

Pressée par ses éditeurs de terminer *Jabadao* et un second roman à paraître, *Le Matelot Gaël*, elle se reproche d'avoir négligé ces derniers mois ménage et jardinage, de n'avoir pas vu sa mère plier sous les poids des travaux. Maintenant, celle-ci est couchée, malade.

Les deux femmes, retranchées dans leur maison solitaire, ont subi l'occupation, les Allemands chez elles, les obus dressés sous leurs murs, puis le débarquement, les bombardements, les mitrailleuses françaises à la place des canons allemands, les blessés hébergés, pansés.

Ce fut la grande, tragique et unique aventure de leur vie. Le prix Fémina est la seconde.

Anne de Tourville prétend qu'elle a commencé à écrire parce qu'elle est bavarde.

« Quand je trouve un enfant, je lui raconte vite mes histoires, qu'elle. Mais on ne peut pas raconter toutes les histoires aux enfants... Et j'ai peur d'ennuyer les autres. Ecrire, c'est moins indiscret, plus poli. Personne n'est obligé de lire... »

Elle commença un jour qu'elle était immobilisée, souffrante. Elle écrivit un conte que lui demanda un journal de Rennes, puis une nouvelle plus longue que l'on lut à Paris, où Marcel Arland, en particulier, s'enthousiasma. Trois éditeurs lui demandèrent si elle avait un roman. Elle répondit que toute son œuvre littéraire se résumait en quelques contes. Mais, encouragée aussi par La Varende, elle se mit au travail.

On ne prit pas ce travail bien au sérieux chez elle. Et sa première pensée, lorsqu'elle apprit qu'elle était couronnée, fut :

« Maintenant, maman et mes sœurs ne riront plus de moi... »

Relancée par l'éditeur qui publia son premier recueil de contes, elle lui expédia *Jabadao*.

Il ne fallut pas beaucoup insister pour la convaincre de venir à Paris. Elle en frémissait d'envie, et une vieille amie de Saint-Servan lui facilita la chose en l'hébergeant dans un petit appartement de la rue La Fayette.

Elle écarquille des yeux émerveillés et avides sur tout ce qu'elle voit : une petite scène dans le métro, le Musée de l'Homme, le Louvre, dont elle se repait. Elle a couru à la Comédie-Française : on jouait ce soir-là du Marivaux. Elle a loué une place modeste, dans une avant-scène très haut placée. Un jeune étudiant égyptien s'y trouvait assis, et Anne de Tourville, les mains dans l'avant-scène minuscule ses jambes et Mlle de Tourville. Ils communièrent dans leur admiration pour Marivaux, pour les acteurs, pour Paris, pour la France.

Des amis l'ont conduite au Tabou pour qu'elle voie aussi cela. Et elle y a vu ce que personne n'a vu : le côté folklorique, athlétique des danses de Saint-Germain-des-Prés. Elle évoque avec une sorte d'émotion chaleureuse ce moment où la danseuse, abandonnée par son partenaire, tient ses mains levées et comme offertes ; des mains pardues, tremblantes, dit-elle...

L'entendre parler de Paris, c'est de découvrir, dépouillé de ses coteries, de ses clans, de ses mots de passe. Elle ne les connaît pas encore. Ils ne brouillent pas sa vue, ne falsifient pas ses jugements. Ne cassent pas ses enthousiasmes... Puisse-t-elle ne jamais les connaître et rentrer vite chez elle en emportant ses trésors intacts.

Vive, spontanée, elle voudrait parler à tous dire merci à l'agent aimable, demander à chaque femme élégante : « Comment faites-vous pour être si belle, madame de Paris ? »

On lui a beaucoup prédit qu'elle aurait le prix Fémina. Mais elle n'a pas voulu y croire, ni même y penser, pour ne pas gâcher la grande joie qu'elle avait eue à écrire son livre par une éventuelle déception trop cuisante.

Maintenant, elle exulte. Elle se demande si elle pourra s'acheter une robe. Oh ! rien d'extraordinaire... Une robe neuve, faite dans du tissu neuf.

Sans regrets, elle a fait l'expérience de la solitude

Adolescente, elle ne voulait pas se marier parce qu'elle avait le sentiment d'avoir quelque chose à dire, à exprimer, plus précisément de la peinture plutôt que par les livres, d'ailleurs. Et elle voyait, dit-elle, tant de jeunes filles brillantes, douées, s'éteindre et se faner avant que d'être écloses dans le mariage et les maternités, qu'elle repoussait l'idée de leur ressembler.

Mais le vieux conflit entre le besoin d'aimer et celui de se « réaliser » ne se règle pas si aisément.

Elle ne regrette rien, mais elle a fait l'expérience de la solitude, d'une solitude si épaisse, si glacée qu'elle a souhaité parfois de tapisser sa chambre de miroirs pour y rencontrer au moins sa propre image. Alors, elle murmure, doucement :

« Est-ce que je ne suis pas trop vieille pour me marier ? »

On a envie de sourire et de lui dire :

« Ces femmes que vous admirez, que vous trouvez jolies, fascinantes, dont on vous narre les conquêtes et les aventures, ont souvent dix ans de plus que vous... »

Mais une Anne de Tourville n'a pas d' « aventures ».

Et on ne sait ce qu'il faut lui souhaiter. De bâtir avec sa Bretagne, ses traditions, ses ancêtres, sa foi, sa pureté, qui la font si surprenante dans le salon d'un éditeur parisien, et si vulnérable aussi. Ou de s'enfuir vite, de reprendre au fond de sa maison de corsaire son dialogue avec la terre et le ciel.

Si Delly avait écrit son histoire, un bel aviateur blessé se présenterait un soir d'orage et lui demanderait l'hospitalité. Il porterait un beau nom et s'éprendrait d'Anne... Ils seraient heureux et auraient beaucoup d'enfants.

Puisque tout dans cette aventure pourrait être de Delly, il serait satisfaisant que la vie lui emprunte sa plume rose pour écrire le prochain chapitre.

Anne de Tourville, prix Fémina 1951, ressemble à son aïeul en perruque...

...Anne de Tourville (même prénom), 1642-1701, amiral et gentilhomme breton.

Kléber Haedens donne très bien à Jabadao malgré un zéro en amour

EH bien ! c'est entendu ; on ne se moquera pas trop cette année des dames du jury Femina. Les photos nous révèlent qu'elles sont toujours quelques-unes à porter des chapeaux étonnants, et l'on voit que les déjeuners littéraires ne cessent pas d'enfiévrer ces têtes pensantes. Mais on signale avec plaisir que cette fin de novembre leur a été *la* vorable et qu'elles n'ont pas fait un mauvais choix. Il y a quinze jours encore, Anne de Tourville était à peu près inconnue. Hormis quelques critiques, personne ne se soucioit de *Jabadao* (1). Tandis que, maintenant, grâce au Fémina, beaucoup de lecteurs vont découvrir ce roman plein de charme, ce livre intéressant et curieux. Ce n'est pas mal. Quand un jury littéraire ne commet pas d'attentat à la littérature, il y a lieu de l'acclamer. Puisse donc Mme Camille Marbo être portée en triomphe et que sa gloire retombe, sous forme de pluie de roses, sur les épouses de ses aimables collègues. *Jabadao fer ever !* C'est le nouveau cri de guerre du Cercle interalliés.

« *Jabadao* » est le nom d'une très ancienne danse de Bretagne, plus ou moins magique et infernale. Le choix même de ce titre nous fait comprendre que Mlle de Tourville est en communication permanente avec toute sorte de korrigans, farfadets, esprits démoniaques ou propices, qui hantent la lande bretonne aussi bien le jour que la nuit. La Bretagne qui imprègne de sa mystérieuse présence toutes les pages de son livre est, en effet, une Bretagne à la fois réaliste et féerique, située bien loin hors du monde moderne, vivant à michemin entre terre et ciel et fantastiquement sensible aux présages. Cette Bretagne existe-t-elle tou ours à notre époque ? J'avoue que je n'en sais rien.

Anne de Tourville nous présente deux espèces de Bretons qui existent côte à côte sans se connaître et même sans se voir. Ceux de la Rivière Froide cultivent une terre apparemment fertile et vivent dans l'aisance. Ceux des Collines Brûlées sont de pauvres hères, bûcherons ou bergers, qui vivent dans la misère et la crasse, cachent leurs sous et réparent les harnais de leurs chevaux avec des ficelles. Or, il advient que le jeune Ener Dalenn, le plus riche héritier de la Rivière Froide, décide d'épouser la belle Gaud ar Gwen, qui est le plus misérable souvageon des Collines Brûlées. Cette nouvelle fait sensation dans les deux villages, et tout le monde se prépare à donner à la noce un éclat fabuleux.

Les projets sataniques de Mme veuve Dalenn

Tout le monde, sauf une personne : Mme veuve Dalenn, mère du fiancé. Mme Dalenn est atterrée à la pensée que son fils unique et chéri va introduire dans son opulente demeure une fille à ce point misérable. Comme son orgueil est sans mesure, elle fait mettre en perce les tonneaux de son meilleur vin, plumer ses plus tendres volailles, convoquer le pays tout entier pour donner à cette fête, dont elle a horreur, un luxe souverain. Mais dans le secret de son cœur s'ordonnent des projets sataniques pour abattre cette jolie Gaud, dont la vue seule lui donne des frissons de haine. A la façon dont Mme Dalenn prépare le mariage, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que ça va barder.

Anne de Tourville ne se fait pas encore une idée très complète de l'art romanesque. Elle s'intéresse avant tout à la région qu'elle décrit, à ses mœurs et à ses coutumes, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'est ainsi qu'elle sacrifie, au pittoresque du décor, l'intérêt de son récit et la vie même de ses personnages. Ener Dalenn, le fiancé, est à peine une silhouette. On ne sait pas trop comment il est fait et, au cours du roman, il semble n'avoir en tout et pour tout qu'une seule pensée : épouser Gaud. Pour le reste, il est inexistant.

On distingue un peu mieux la figure de Gaud, cette jeune et frugale beauté, intelligente, fière, sensible et qui possède le don merveilleux de se dissimuler dans les bois. Anne de Tourville est, d'ailleurs, beaucoup plus à l'aise avec les personnages féminins, dont elle sait imposer la présence en quelques traits peu communs. Les hommes, au contraire, restent flous, sans consistance, et Mlle de Tourville les traite avec un mépris instinctif, dont elle ne se rend peut-être pas compte, mais qu'elle aurait intérêt à surveiller dans ses prochains ouvrages. De même, elle se montre fort insuffisante, pour ne pas dire nulle, dans la description de l'amour. Nous savons que ses jeunes gens sont amoureux parce qu'elle nous l'affirme à plusieurs reprises. Mais, physiquement, nous ne le sentons pas.

Où Mlle de Tourville jubile et se montre tout à son avantage, c'est lorsqu'elle peut nous décrire les cérémonies du folklore breton. Elle est gourmande de la Bretagne et croque sa province avec volupté. Tous les rites singuliers d'un mariage à la Rivière Froide sont racontés avec un entrain splendide, et l'auteur passe de la liesse populaire à l'effroi surnaturel avec une aisance extraordinaire. C'est sans la moindre gêne, d'une façon très simple et naturelle, qu'elle nous met en communication avec les morts, avec les pervenches, avec les oiseaux. Elle est l'amie intime de la femme du bedeau, qui entend venir la mort, et de la bergère de Mine Garo, qui est si pauvre qu'on l'a surnommée « la femme sans velours ». Un orage dans les bois, un gâteau de riz, une vache noire, un chien blessé et la miraculeuse robe d'or de la fille à Pipi Bourdonnec, le petit maire des Collines Brûlées, tout cela compte énormément pour Anne de Tourville. Elle connaît son monde, ses terres, les chemins entre les haies, la maison de l'aveugle et l'ordonnance de la ferme. Une fois qu'on a mis le pied dans son territoire, on a du mal à s'en évader et l'on se perd dans les feuillages, sous le vol menaçant d'un épervier.

Les malheurs s'effacent à la dernière page du livre

Mme Dalenn profère des malédictions épouvantables au moment le plus pathétique du mariage de son fils et elle tourmente si cruellement la petite Gaud que celle-ci est obligée de s'enfuir, le soir même de ses noces, meurtrie et désespérée. Mais que les âmes sensibles se rassurent. Anne de Tourville a eu la sagesse d'effacer les malheurs d'un seul coup à la dernière page de son livre. Car, tout affairée qu'elle soit entre ses diverses magies, elle n'oublie pas de montrer un humour léger qui lutte efficement contre les fantômes. Voilà qui donne à son livre un ton original et prenant. D'ailleurs, et c'est exceptionnel, pour ce jeune premier littéraire d'Anne de Tourville ne s'arrêtera pas avec le prix Femina. Les lecteurs de *Jabadao* attendront certainement son prochain roman avec beaucoup de curiosité.

Kléber HAEDENS.

(1) Stock, éditeur.

DE LATTRE DE TASSIGNY GONCOURT CLANDESTIN

LES prix littéraires, cette année, ne vont pas sans provoquer de nombreux remous. Julien Gracq, auteur du *Rivage des Syrtes*, avait déjà réuni autour de lui une majorité certaine. Il a fait savoir vendredi dernier, par la voie de la presse, qu'il était tout ce qu'il y a de plus « non-candidat », autrement dit qu'il refusait, par avance, le Goncourt. Les académiciens, pourtant, avaient fait un effort pour lire son livre, qui est d'une beauté sévère et tétanéuse. Francis Carco a déclaré :

« J'ai lu le Gracq et je n'y ai rien compris. Dorgelès m'a dit que lui aussi l'a lu et n'y avait rien compris. Donc, je dois me tromper ! »

Les Goncourt « barnum » de l'Union des Artistes

Les Goncourt pensaient se rabattre sur le livre de Hougron, *Rage blanche*, sur l'Indochine. Mais certains hésitent, car la littérature de Jean Hougron a vivement déplu au général de Lattre de Tassigny, qui a même intercédé à son auteur de remettre les pieds en Indochine.

Par ailleurs, l'Académie Goncourt, fidèle à la mémoire de son fondateur, qui avait écrit *Les Frères Zemganno*, préparera le programme du prochain gala de l'Union des artistes. A la suite de la publication des *Zemganno*, le grand Barnum avait offert à Edmond de Goncourt la direction de son cirque.

Pour le Renaudot, un « outsider » voit ses chances augmenter. C'est Moineau, l'auteur d'*Armes et Bagages*, récit sur la vie d'une compagnie de tirailleurs pendant la campagne d'Italie. Les Goncourt ayant couronné un Merle, il y a deux ans, les Renaudot aimeraient leur répondre en donnant leur prix à un Moineau.

Pour l'Interallié, qui se distribuera une semaine plus tard, les jeux sont faits en faveur de Jacques Perret, auteur de *Bande à part*. Mais ils peuvent (encore) se défaire.

UN GRAND ROMAN DE PAUL VIALAR
L'ÉPERON D'ARGENT
LE PENDANT DE LA GRANDE MEUTE
FLAMMARION

Vous serez malade de rire !...
EN LISANT
Ce Mec est contagieux
UN INÉDIT HILARANT DE Marcel-E. GRANCHER

UN ROMAN BOULEVERSE L'OPINION !
DEMAIN IL SERA TROP TARD...
D'ALFRED MACHARD
CE QUE LE FILM N'A PU DIRE
350 f. TALLANDIER

DEKOBRA reçoit le PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES pour son premier roman policier
OPÉRATION "L'ÉNIGME" MAGALI
HACHETTE

Océanic RADIO vous offre à RADIO-LUXEMBOURG : Le Samedi de 8 h. 15 "OCÉANIC PARADE" et de 1 h. à 2 h. 30 "FOXSOIR LES AMIS" à RADIO-ANDORRE : Le Dimanche à 13 h. 50 "UNE MINUTE AVEC LES PLUS GRANDES VEDETTES DE LA CHANSON"

TARR
Avis aux hommes qui ont du mal à se raser chaque jour !

Mise à vif par le rasoir — même électrique — votre peau a besoin d'être apaisée, protégée contre les microbes. Il lui faut reconstituer ses cellules endommagées. Aidez-la : TARR est fait pour ça !

Après la barbe, quelques gouttes de TARR sur les joues et le menton : plus de feu du rasoir ni de boutons ! TARR vous assure une peau saine et de jour en jour plus facile à raser...

TARR (avec ou sans vaporisateur) : chez tous les coiffeurs, parfumeurs, pharmaciens, grands magasins.

L'usage du vaporisateur vous fera réaliser 25 % d'économie.

Ce que Maurice HERZOG le héros n° 1 de l'expédition française de l'Himalaya N'AVAIT JAMAIS ECRIT IL LE REVELERA dans France-soir à partir du jeudi 6 décembre en décrivant pour la première fois lui-même LA TRAGÉDIE DE L'ANNAPURNA telle qu'il l'a vécue et telle qu'il vient d'en écrire le récit après avoir recouvré l'usage de sa main mutilée
UN DOCUMENT POIGNANT où Herzog raconte :
- La montée au sommet (8.078 mètres) ;
- Une nuit dans une crevasse à 7.000 mètres d'altitude ;
- L'ensevelissement à l'aube ;
- Une opération accompagnée de 34 piqûres à 6.000 mètres ;
- Une amputation sans anesthésie ;
- Le calvaire de la descente, etc., etc.

TARR ON M'APPELAIT REMY
L'histoire palpitante d'aventures vécues qui auraient pu être celles de chacun de nous.
Un vol. in-8° soleil avec 29 ill. 975 Fr. PLON